

Par la magie d'une langue d'une sensualité brute, «Rouille», de Camille Leyvraz, fait surgir la beauté d'un contexte sordide

I letemps.ch/culture/livres/par-la-magie-d-une-langue-d-une-sensualite-brute-rouille-de-camille-leyvraz-fait-surgir-la-beaute-d-un-contexte-sordide

Isabelle Rüf

October 18, 2025



Avec votre abonnement, vous avez encore la **possibilité d'offrir 5 articles** à vos proches ce mois-ci. Chaque lien que vous partagez restera actif pendant une semaine.

Le garçon a violé la fille puis il a disparu, la laissant enceinte: cette histoire recommencée sans fin depuis la nuit des temps, Camille Leyvraz a choisi de la situer dans un passé indéfini, sur une terre rude de forêts et de boue qui colle aux sabots. C'est un temps d'avant: on trait à la main, on se déplace en charrette, le bois est coupé à la hache, la lessive battue au lavoir, on se soigne avec des herbes, des vers pour cicatriser les plaies.

Dès la première page, le corps se manifeste avec violence. On n'entend que la voix de la fille. Elle est dans la colère, le refus, pas dans la plainte. Agrippée au dos du frère, elle lutte contre la nausée. C'est dit avec un réalisme sec, dérangeant, saisissant. L'agression a déjà eu lieu. On n'en verra que les traces. De janvier à l'automne, le récit suit le chemin qui mène la fille du refus à l'acceptation. Et c'est très beau.

Un monde à l'écart des lois

En quelques lignes, le tableau est esquissé: la mère ne pardonne pas, le père se tait, le frère non plus ne parle pas. Il protège la fille contre elle-même, l'empêche de marcher, de

nuire à l'enfant à venir. La honte est sur elle, sur eux quatre. Le village le leur manifeste. La mère Reynet poursuit la famille de ses invectives: son seul fils a disparu au lendemain du crime, elle veut le corps pour l'enterrer. Le frère a-t-il poussé l'agresseur dans le fossé? «J'aimerais bien», pense la fille.

Le seul réconfort vient des femmes. Celles qui connaissent les plantes, savent soigner, aident à mettre au monde, maîtrisent les rituels. Quelques-unes vivent ensemble, sans hommes, à l'écart. On se méfie d'elles, trop libres, mais elles pourraient accueillir la fille et son bébé. C'est un monde à l'écart des lois, soumis aux saisons, aux rites qui les accompagnent, aux besoins des bêtes.

Poèmes minuscules

Rouille est le premier roman de Camille Leyvraz. Elle vient de la poésie, une poésie sans lyrisme ni affect, rude, qui dit ce qui est, sobrement. De minuscules poèmes rythment le récit, elliptiques haïkus: «*des vapeurs/rauques/dans la tête*», brefs répit dans un récit d'une sensualité sans concession. Le sang, la pisse, le vomi, le parfum des herbes, les variations du ciel, du vent, des plantes et des bêtes: tout est englobé dans le mouvement de la vie, au-delà du beau et du laid.

Le frère ressent ces vibrations, les exorcise en taillant dans le bois d'étranges figures. La fille modèle dans la glaise des têtes qu'elle enterre aussi vite. Dans son sein, «ça» croît en dépit de tous ses efforts pour l'en arracher. Mais quand «ça» cesse de bouger, elle s'affole, veut que «ça» vive pour continuer à le haïr.

Cette haine est contrainte de céder devant l'évidence du minuscule enfant. La «malmère», si rude, s'attendrit. Le père et le fils sont bouleversés. La mère Reynet se résigne. Les villageois désarment. L'élan de *Rouille* tend vers cette acceptation qui est d'abord celle de la fille devenue mère. Confrontée à cette créature qui la dévore, l'exaspère de ses cris, elle le reconnaît enfin: «Je suis sa maison.»

Rouille. Un roman de Camille Leyvraz, La Veilleuse, 144 p.